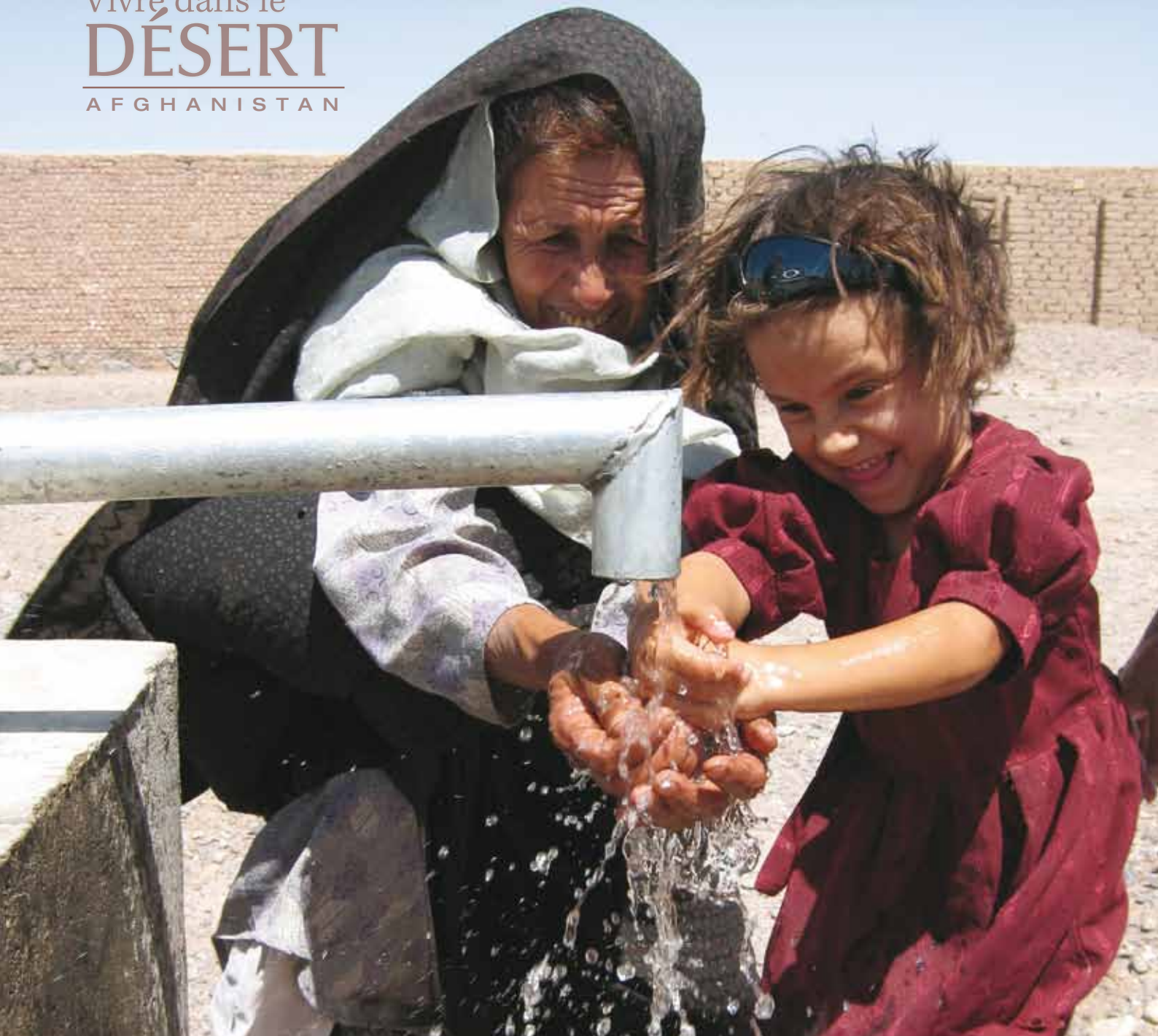


Vivre dans le
DÉSERT
AFGHANISTAN



Venezuela : Des images qui guérissent • Tchad : L'instruction malgré les obstacles • Afrique de l'Est : Trouver refuge en ville • Asie Pacifique : Analyser les déplacements • Europe : L'accès à l'asile



Servir est disponible gratuitement en français, en anglais, en espagnol et en italien. Il est publié trois fois par an par le Service Jésuite des Réfugiés (JRS - *Jesuit Refugee Service*).

SEPTEMBRE 2009



PHOTO DE COUVERTURE
(Peter Balleis SJ/JRS)

Cette photo a été prise dans le village pour rapatriés de Sohadat, en périphérie de la ville d'Herat en Afghanistan.

ÉDITEUR
Peter Balleis SJ

RÉDACTRICE
Danielle Vella

DESIGNER
Malcolm Bonello



Le JRS est une organisation catholique internationale fondée en 1980 par Pedro Arrupe SJ. Sa mission est d'accompagner, de servir et de défendre la cause des réfugiés et des personnes déplacées.

Jesuit Refugee Service
Borgo S. Spirito 4, 00193 Rome, Italie

TÉL: +39 06 6897 7386

FAX: +39 06 6897 7380

servir@jrs.net

www.jrs.net

dans ce numéro

Éditorial 03

accompagner

Afghanistan

Vivre dans le désert 04

L'histoire de Jumagul 05

Venezuela

Des images qui guérissent 07

servir

Tchad

L'instruction malgré les obstacles 09

Guérir les blessures de la guerre 10

Afrique de l'Est

Trouver refuge en ville 12

défendre

Asie Pacifique

Des îles menacées 14

Europe

Chercher asile dans l'UE 17

réflexion

L'abîme appelant l'abîme 19

Faire partie du corps du JRS (au dos)

sigles

Les sigles suivants sont utilisés dans ce numéro :

HCR Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés

ONG Organisation non gouvernementale

UE Union Européenne



la qualité des services

Chers amis,

Récemment, au cours d'une visite dans un camp pour déplacés internes près de Goz Beida dans l'est du Tchad, nous avons été accueillis par les cris joyeux des enfants : « Elise ! Elise ! » Tous les enfants connaissent Elise parce que ces deux dernières années, elle a coordonné les écoles primaires gérées par le JRS dans la région et s'est occupée de la formation des enseignants. Le jour suivant, quand nous avons rencontré les enseignants, ces derniers ont demandé au JRS si Elise pouvait rester sur place. Voilà les meilleurs témoignages de la qualité des services et de l'assistance qu'Elise a fournis dans son travail. Les conditions de travail ne sont pas faciles : température à plus de 40° Celsius plusieurs mois par an, insécurité due à l'activité des rebelles, problèmes logistiques. C'est dans ces conditions que les opérateurs du JRS travaillent au Tchad depuis 2006. Le père Joaquin, un jésuite qui a œuvré précédemment pour les réfugiés dans la région des Grands Lacs, a encouragé la formation de centaines d'enseignants à Guéréda, toujours dans l'est du Tchad. Nombreux sont ceux qui mériteraient également d'être cités ; par exemple les chauffeurs et ceux qui s'occupent de la logistique, comme Bosco, Leon et Theophil en République centrafricaine. Sur des routes apparemment impraticables, ils réussissent à emmener les équipes du JRS dans les lieux les plus isolés. J'ai choisi ces exemples pour attirer l'attention sur l'important service qu'offre les opérateurs du JRS, qu'ils soient réfugiés, membres du personnel local ou international, bénévoles, jésuites ou autres religieux.

Notre mission est aussi très difficile, parce que le succès est loin d'être garanti. Le manque de volonté politique pour instaurer la paix, la violence insensée des rebelles ainsi que les intérêts géopolitiques et économiques cachés sont à l'origine de conflits interminables. L'Afghanistan est également un pays difficile qui n'a connu que la guerre depuis 30 ans et où le conflit s'intensifie à nouveau. Le JRS est actif dans le pays depuis 2005. En tant qu'ONG internationale, le JRS fournit la base juridique afin que les jésuites venant d'Inde puissent enseigner à l'Université de Kabul et à Bamian ; une autre équipe soutient une école technique à Herat et s'occupe des réfugiés revenant d'Iran. Le village pour rapatriés est situé dans une zone désertique et aride près d'Herat ; il n'y avait ni structures ni services et personne ne voulait vivre là-bas. Un transformateur électrique fourni par le JRS a commencé à transformer la vie dans le village, où nous sommes maintenant responsables des services d'éducation et de santé.

Que ce soit au Tchad, en Afghanistan ou dans n'importe quel autre des 50 pays où nous travaillons, je voudrais remercier chaleureusement tous les opérateurs du JRS pour leur engagement, leur compassion et la qualité de leur service.

Peter Balleis SJ
Directeur international du JRS

vivre dans le désert



Peter Balleis SJ/JRS

« Le mystère de la grâce passe à travers les situations concrètes - plus elles sont concrètes, plus elles sont puissantes. »
Gary Smith SJ

Jerome Sequeira SJ, directeur du programme du JRS à Herat

Les personnes rapatriées dans le village de Sohadat écoutent avec anxiété les fonctionnaires locaux et le personnel du JRS durant une rencontre communautaire. (Peter Balleis SJ/JRS)



À Sohadat, le village pour rapatriés à côté de la ville d'Herat, nous avons le privilège de rencontrer ce mystère de la grâce, en accompagnant les réfugiés afghans de retour chez eux. Si des décennies de guerres, de désastres naturels et d'extrême pauvreté ont poussé des millions d'Afghans à chercher refuge loin de chez eux, la chute du régime taliban leur a procuré un sentiment de sécurité et les a encouragés à rentrer chez eux. Dans leur exil, les réfugiés ont nourri de grands rêves et de grands espoirs. Mais de retour chez eux, ils se sentent souvent comme des réfugiés dans leur patrie. Pour les réfugiés arrivés à Sohadat, qui était alors dépourvu de tout équipement de base, la réalité a pu se révéler des plus décourageantes. L'assistance humanitaire n'était pas suffisante pour commencer une nouvelle vie. Alors, beaucoup ont préféré louer des baraques dans la banlieue d'Herat.

Faire parler les cœurs n'est pas facile. Or il n'y eut aucune barrière avec Jumagul, qui dès le départ

m'a embrassé chaleureusement et m'a accueilli comme un membre de sa famille. Un jour, alors que nous discutons autour d'une tasse de thé, il m'a dit : « Je n'ai rien à partager, mais je peux partager l'histoire de ma vie avec toi. Tu es mon ami et j'ai confiance en toi. »

« Je suis heureux d'être ici, de retour chez moi. Bien qu'il n'y ait rien de spécial dans mon pays et dans l'endroit que l'on m'a attribué, rien n'est comparable à la possibilité de retourner chez soi. » Mais surmonter à affronter les conditions difficiles n'est pas facile pour Jumagul ou ses enfants. « À Sohadat, nous devons recommencer nos vies à zéro. Aujourd'hui, qu'est-ce que j'ai ? Quand je dis à mes enfants que nous avons une maison à nous dans notre patrie, ils me répondent : nous avons une cabane ! »

Alors que je l'écoute avec attention, je me demande si je dois l'inciter à continuer ou non. Mais ce n'est pas nécessaire ; Jumagul devient pensif, évoquant sa vie de réfugié en Iran pendant 20 ans et son retour en Afghanistan...


 Le village de Sohadat (Peter Balleis SJ/JRS)

L'histoire de Jumagul

J'ai fui l'Afghanistan avant le régime taliban. Quand j'étais jeune garçon, on m'a demandé de prendre les armes pour combattre les communistes et pour protéger nos familles. Je me suis senti important. Mais durant les jours suivants, j'ai appris que 24.000 personnes avaient été tuées et que nos leaders avaient fui. Je me suis rendu compte que nos armes n'étaient pas plus fortes que celles des communistes, et qu'elles ne nous sauveraient pas. Avec un groupe de personnes, nous nous sommes enfuis vers l'Iran où, au début, on nous a soupçonnés d'appartenir à une milice.

Si j'avais pu étudier, je n'aurais jamais pris une arme. Mais maintenant, je souffre davantage de nos conditions actuelles que quand j'étais réfugié. En Iran, j'avais un revenu quotidien et un logement décent, j'étais assez auto-suffisant. Je n'ai jamais touché à mes économies et nous avions assez pour mener une vie

de famille heureuse. Et bien que je fusse réfugié, j'étais estimé. Je suis un artiste et mes peintures étaient demandées sur le marché iranien. Ici, personne ne s'intéresse aux peintures, ni même aux êtres humains ! Plus que l'argent, il y avait l'estime. Aujourd'hui, je me contente de vivre, sans savoir qui

je suis ni où je suis. Je ne veux pas que cela arrive à mes cinq enfants. Je ne veux pas les faire vivre dans une maison en location et leur faire subir ce que j'ai vécu. Je veux leur donner une identité qui vient du fait de posséder une maison à soi. Je suis heureux d'être de retour et je rêve que l'Afghanistan progresse



Jumagul (à gauche) avec le père Jerome. (Edris Sharifi/JRS)



☑ Membres de la communauté de rapatriés de Sohadat. L'homme âgé est l'un des civils qui, par dizaines de milliers, sont devenus infirmes à cause des mines antipersonnel en Afghanistan, l'un des pays où il y a le plus grand nombre de mines au monde. (Peter Balleis SJ/JRS)

et se développe.

Moins d'un an et demi après être arrivé dans mon pays, j'ai dû aller tirer des charrettes dans les rues pour nourrir ma famille. Quand mes enfants ont commencé à remettre en question ma décision de retourner en Afghanistan, je me suis demandé s'il ne valait pas mieux repartir et vivre comme un réfugié pour toujours, mais je craignais trois choses. En premier lieu, la sécurité n'est pas garantie au moment de traverser la frontière. Deuxièmement, j'avais peur qu'en nous expatriant mes enfants perdent leur nationalité. Troisièmement, je craignais que mes plus jeunes fils puissent se joindre à quelque groupe extrémiste et je ne puisse pas le supporter.

Je vis à Herat depuis cinq ans maintenant. J'étais heureux quand je suis arrivé et je suis devenu un ouvrier et un père impuissant. Bien entendu, le gouvernement et les ONG nous ont aidés, mais nous, rapatriés, avons perdu confiance dans la possibilité de reconstruire nos vies. Certains ont même quitté Sohadat après avoir vu que les maisons, qui venaient d'être construites, s'effondraient.

Mais il y a eu un brusque changement dans le village. Quand vous êtes arrivés, vous n'avez accroché aucune pancarte, mais votre présence a été marquée par un symbole d'autonomie : l'électricité dans notre village

et dans nos foyers. Nous n'avons reçu aucune réponse des autres organisations. Nous ne pouvons croire que vous, une organisation faisant des visites sans publicité ni cérémonies, dont les membres arrivaient de la ville à bord de taxis loués, vous nous apporteriez la lumière. Le JRS a apporté un signe invisible mais bien réel d'espoir dans chaque maison. Vous n'avez pas seulement apporté l'électricité et la lumière dans nos maisons, vous nous avez aussi apporté la lumière de l'instruction, que tous les parents désirent pour leurs enfants.

Je suis musulman et je vis dans l'espérance. Qui suis-je pour être considéré comme votre ami ? Si je n'avais pas eu l'espérance, je n'aurais pas eu l'opportunité de m'asseoir ici avec vous et de partager l'histoire de ma vie. Je crois que c'est le Royaume de Dieu qui nous unit tous ensemble sur la terre. Je ne crois pas en l'aide des ONG, mais j'ai confiance en leurs cœurs. La religion du cœur est celle en laquelle je crois.

Le JRS a donné un nouveau visage à notre village. Votre présence nous a stimulés et a incité d'autres organisations à agir plus rapidement. Nos maisons délabrées reprennent forme et le nombre de familles dans le village est passé de 32 à 58 en sept mois. C'est pourquoi je répète que je crois dans les cœurs - c'est la religion en laquelle je crois. 🌱

LE PÈRE JEROME RACONTE

Quand nous sommes arrivés à Sohadat, nous avons réalisé que sans services de base, les familles rapatriées ne pourraient pas venir y vivre. La vie ici serait encore plus misérable que de survivre dans les ombres de la ville d'Herat. Profitant des compétences présentes au sein de la communauté des rapatriés et collaborant avec les administrations locales et avec d'autres agences, le JRS s'est engagé dans

des programmes pour l'instruction, l'assistance sanitaire et l'autosubsistance des rapatriés de la communauté de Sohadat. Une école, qui a été inaugurée le 1er avril 2009, comptait 117 élèves à la fin du mois de juillet, parmi lesquels des enfants venant des villages voisins, tandis que 29 élèves de Sohadat ont fréquenté l'école secondaire de Shakiban, un village voisin.

des images qui guérissent

Le JRS Venezuela a découvert un moyen original d'aider les réfugiées colombiennes à partager leurs propres histoires et à en tirer espoir. Yovanny Bermúdez SJ, assistant du directeur du JRS Amérique Latine, écrit à propos des ateliers tenus dans deux États à la frontière avec la Colombie en avril et en juin 2009.

Accablées par le conflit armé en Colombie, de nombreuses familles finissent par se désagréger, opprimées par la douleur et avec de profondes blessures. Les femmes réfugiées ne refoulent pas cette expérience déchirante, elles cherchent au contraire à la reconstruire. Un accompagnement attentif et sensible permet aux femmes de se retrouver et de partager leurs histoires dans la

joie et l'espoir. « Ma vie est comme un verre que quelqu'un aurait brisé en mille morceaux », a dit une réfugiée. « Je la reconstruis en recollant un morceau à la fois. »

Le JRS Venezuela gère des projets de microcrédit, des ateliers sur les droits des femmes et sur les droits de l'homme et des journées sur la santé pour les femmes réfugiées. La mission d'accompagner les femmes, en



Une femme testant ses nouvelles compétences. (Federico Zaá/JRS)

tant que groupe dont les droits sont menacés, naît du besoin de transformer la violence, la tristesse et le désespoir en couleur, en mouvement... en Vie. Une façon significative de le faire est d'utiliser la photographie, la peinture et l'écriture narrative pour permettre aux femmes d'exprimer leurs sentiments. Dans les ateliers, intitulés *Expresión plástica y literaria como*



Participantes à l'atelier de photographie qui a été tenu en avril dans la zone d'Ureña, dans l'État de Táchira. (Irene Herrera/JRS)



Images qui reflètent la réalité : deux ateliers d'art et d'écriture ont été tenus en juin dans la zone d'El Nula, dans l'État d'Apure, et dans la zone d'Ureña, dans l'État de Táchira. (Ingrid Bournat/JRS)

herramienta de recuperación psicosocial (L'expression graphique et littéraire comme moyen de guérison psychosociale) et *La fotografía como herramienta de empoderamiento para mujeres refugiadas* (La photographie comme moyen d'autonomiser les femmes réfugiées), ces moyens ont été utilisés pour transformer la tristesse en raison d'espoir.

Pour la première fois dans leur vie, les participantes ont eu entre leurs mains un appareil photo, une expérience chargée d'émotions diverses. « Avant, je ne pensais pas que j'aurais pu un jour ne serait-ce que toucher un appareil photo, maintenant j'ai déjà appris à l'utiliser », a dit l'une d'entre elles. Alors que leurs doigts manipulaient les appareils, les femmes souriaient, et leurs yeux reflétaient ce qu'elles avaient dans le cœur. Elles voulaient fixer ces moments de bonheur avec leurs enfants, la nature, la terre qui leur a offert une protection. Tandis que les femmes se promenaient, capturant les couleurs, tout ce qu'elles faisaient et ressentaient était enregistré par l'objectif.

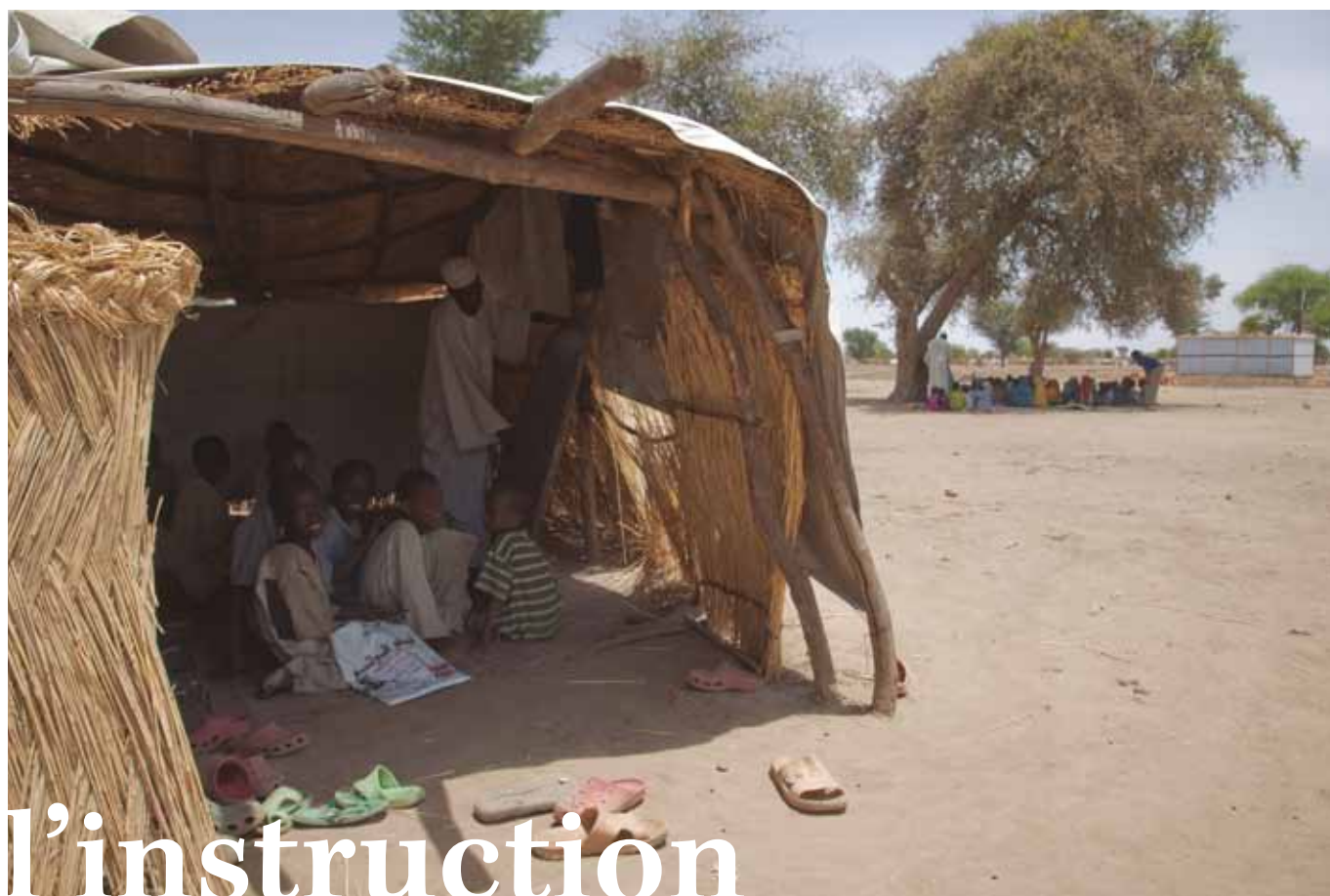
À travers leurs photographies et leurs peintures, elles se sont senties libres ; elles ont reconstruit leurs histoires avec des éléments qu'elles ont elles-mêmes assemblés. La douleur s'est transformée en images, et les images exprimaient le désir de changer la réalité. Lorsque que les femmes peignaient, les couleurs s'étendaient sur le papier, reflétant leurs sentiments. Et si certaines images étaient chargées de tristesse, d'autres faisaient place à l'espérance, pour dépasser la tristesse.

Au cours de l'expérience, les femmes ont abandonné leur peur et ont osé exprimer ce qu'elles ressentaient. Cela a été un moment de larmes et de rires, un chant de liberté pour leurs cœurs, parce qu'elles pouvaient écouter et être écoutées. Les femmes sont devenues les protagonistes de leurs propres histoires.

Au JRS, l'accompagnement nous amène à former une même famille avec les réfugiés, à chercher ensemble l'espérance dans leurs vies marquées. Les opérateurs du JRS parcourent le même chemin que les réfugiés, cherchant les opportunités pour reconstruire leur vie. Un réfugié a dit : « La vie est belle ! Je veux vivre tout ce qui m'a été arraché des mains. » Les réfugiés ne traversent pas simplement nos vies, ils restent avec nous, nous font devenir une partie de leur histoire. C'est le plus beau don que nous recevons. Leurs noms sont le chant du JRS. Selon les mots d'une autre réfugiée : « Chaque expérience que nous vivons est une graine de connaissance... nous voyons la façon dont les autres essaient de construire. » Cette femme colombienne se référait au travail du JRS, parce qu'accompagner signifie risquer de devenir quelqu'un avec les autres. 📍



Le personnel du JRS Venezuela durant la réalisation du documentaire *Al Otro lado del Lente* (De l'autre côté de l'objectif). Réalisé dans le cadre de l'atelier de photographie, le documentaire a un double objectif : focaliser l'attention sur la façon dont les femmes réfugiées vivent et montrer l'enrichissement qu'elles peuvent tirer de l'apprentissage de la photographie. (Valentina Pacheco/JRS)



l'instruction malgré les *obstacles*

📷 Une classe typique dans le camp pour déplacés internes de Habile n.1, à KouKou

Toutes les photos du Tchad ont été prises par Don Doll SJ.

Depuis 2005, l'est du Tchad, le long de la frontière avec le Soudan, a été le théâtre de nombreuses effusions de sang : la guerre civile entre l'armée tchadienne et les rebelles, la violence entre les différentes communautés ethniques, les tensions entre le Tchad et le Soudan et la propagation du conflit dans le Darfour. Quelque 180.000 Tchadiens sont déplacés internes dans la région, où il y a aussi des camps pour 250.000 réfugiés soudanais.

Dans l'est du Tchad, le JRS offre des services éducatifs qui aident à améliorer la qualité de l'instruction, et environ 30.000 élèves de l'école primaire et 600 enseignants dans quatre

camps de réfugiés en bénéficient. Les activités de formation des enseignants ont touché plus de 1.500 réfugiés et il y a des classes d'école secondaire pour 191 jeunes dans les camps de Mile et de Kounoungou, à Guéréda.

En parallèle, 26 écoles primaires accueillent plus de 18.600 enfants tchadiens dans la région du Sila et 1.700 autres fréquentent l'école maternelle ; parmi les élèves, il y a aussi bien des déplacés internes que des membres de la population d'accueil. Les communautés sont très impliquées dans l'éducation des enfants avec plus de 700 enseignants, directeurs d'école et membres des associations parents-élèves. 📚





Des parents d'ex-enfants soldats participent à une rencontre de quatre jours avec le personnel du JRS visant à aborder des questions inhérentes à leurs propres fils.

guérir *les blessures* de *guerre*

Enfant soldat, une contradiction en soi, n'est-ce pas ? Comment un soldat - qui porte des armes, appartient à une armée, est entraîné à combattre et, si c'est nécessaire à tuer - peut-il être un enfant ? Partout dans le monde, des milliers d'enfants et de jeunes sont recrutés, volontairement ou par la force, par des groupes politiques armés.

Une fois libérés, les ex-enfants soldats se retrouvent souvent seuls, sans instruction et désœuvrés ; ils risquent d'être recrutés de nouveau ou de se tourner vers la criminalité. Au

Tchad, le JRS gère un projet pour soutenir les ex-enfants soldats et leur fournir une formation professionnelle. Pour faciliter la réintégration des garçons dans leurs communautés, il est fondamental de trouver, préparer et accompagner leurs familles.

Recommencer une vie dans la paix est le défi que doivent affronter les garçons. Le monde autour d'eux a changé, leurs familles ont changé et, surtout, eux-mêmes ont changé. Être témoins de la cruauté de la guerre les a rendus adultes alors qu'ils n'étaient encore que des enfants. ➔

Tidjani Abderaman





☑ Des opérateurs sociaux du JRS - de gauche à droite : Christian Djerobe, Tchitchaou Tahir et Flavien Kamdar - rencontrent Tidjani Abderaman, un ancien enfant soldat âgé de 17 ans, de la tribu Tama, qui est retourné dans sa famille après deux mois de formation et d'orientation avec le JRS.

📷 VISER HAUT



☑ Joaquín Ciervide SJ enseignant l'anglais à des réfugiés soudanais dans le camp de Kounoungou. Le père Joaquín faisait partie jusqu'à récemment du JRS Tchad ; il a rédigé des manuels pour la formation des enseignants qui ont été traduits en arabe et distribués à des instructeurs qui ont à leur tour tenu des sessions pour des centaines de stagiaires. Le missionnaire espagnol a aussi travaillé à la mise en place de classes d'école secondaires dans deux camps de réfugiés.



trouver refuge en ville

📷 Kampala : le centre pour réfugiés Agape. (Angela Hellmuth/JRS)

Angelika Mendes, responsable de la communication pour le JRS Afrique de l'Est, parle des projets du JRS dans les capitales du Kenya, de l'Ouganda et de l'Éthiopie.

Claire est arrivée à Nairobi en mai 2008. C'était la deuxième fois qu'elle fuyait le Rwanda. Quand elle y est retournée la première fois, l'insécurité était encore très répandue et elle est donc repartie pour Nairobi avec son mari et leurs deux enfants. « J'ai commencé à faire des sacs et des objets avec des perles pour les vendre en ville », raconte-t-elle. « Mais l'argent n'était pas suffisant. Nous avions seulement un repas par jour, les enfants se disputaient pour la nourriture et pendant des nuits entières je n'arrivais pas à dormir parce que je ne savais plus quoi faire. »

Plus de 35.000 demandeurs d'asile et réfugiés vivent à Nairobi dans des situations similaires à celle de Claire. Le gouvernement kenyan s'attend à ce que ceux qui sont reconnus comme réfugiés aillent dans les camps, et leur refuse le permis de travailler. Ceux qui restent dans les villes vivent en grande partie sans assistance matérielle et sans protection juridique, risquant l'arrestation, la

détention et l'expulsion, et faisant souvent face à l'hostilité de la population locale.

Le JRS a commencé à aider les réfugiés à Nairobi en 1991 et a aussi des projets à Addis-Abeba et à Kampala, où il y a respectivement 1.600 et 20.000 demandeurs d'asile et réfugiés officiellement reconnus. Beaucoup d'autres vivent dans ces villes clandestinement. Au cours de la première moitié de l'année 2009, le JRS a offert une assistance d'urgence à plus de 7.300 personnes dans les trois capitales.

La plupart des demandeurs d'asile arrivent dans les villes sans moyens de subsistance, de contacts personnels ou de connaissances de la langue ; souvent, ils vivent dans des conditions misérables, dormant à la belle étoile ou partageant des chambres dépourvues dans des quartiers pauvres et surpeuplés. Le JRS est l'une des rares organisations qui assistent les demandeurs d'asile au cours des nombreux mois où ils attendent la détermination de



📷 Addis-Abeba : cours d'anglais au centre communautaire. (Angela Hellmuth/JRS)

leur statut de réfugiés. Les réfugiés vulnérables reçoivent eux aussi de l'aide.

L'assistance offerte est variée : alimentaire, médicale, éducative, psychosociale, pastorale et économique. « Nous offrons aux personnes un répit temporaire afin qu'elles puissent retrouver la capacité de s'en sortir ; nous leur donnons du temps et un peu de sécurité afin qu'elles puissent se tourner vers le futur », a expliqué la sœur Nora Mc Carthy OSF, qui gère le programme du JRS à Kampala, un projet qui est venu en aide à plus de 18.000 réfugiés et demandeurs d'asile depuis sa création en 1998.

À Nairobi, de 15 à 25 personnes frappent chaque jour à la porte du JRS pour demander de la nourriture ou de l'aide pour payer le loyer. Après être entrée en contact avec le JRS, Claire a commencé à recevoir régulièrement une aide alimentaire, qu'elle décrit comme « une aide inattendue sans laquelle je ne sais pas comment j'aurais pu me débrouiller. » L'aide alimentaire est distribuée normalement à travers l'une des cinq paroisses. Si les ressources le permettent, les réfugiés reçoivent de l'aide immédiatement, sinon, ils sont inscrits sur une liste d'attente.

Entre janvier et juin 2009, 70 tonnes de nourriture ont été distribuées à Nairobi, mais il est impossible de répondre aux besoins de tout le monde. Au début de l'année 2009, le nombre de familles assistées a quasiment doublé par rapport aux 250 prévues initialement. De nouveaux financements doivent être continuellement trouvés.

À Addis-Abeba, le JRS gère le seul centre communautaire pour réfugiés de la ville. Fréquenté par plus de 500 personnes, le centre est un lieu où les enfants peuvent jouer et les adultes socialiser, fréquenter des cours de langue ou d'informatique, des formations professionnelles et des ateliers et bénéficier de la bibliothèque et de l'accès à internet. Les étudiants du lieu sont aussi invités à utiliser la bibliothèque, dans l'espoir de faciliter leur l'intégration sociale.

Les cours de langue constituent un autre outil important d'intégration. À Kampala, Joe Stevens Mande enseigne l'anglais aux réfugiés francophones dans les cours offerts quotidiennement par le JRS. « Je vois un réel changement chez le réfugiés, entre le moment où ils s'inscrivent et celui où ils finissent le cours, au bout d'un an », dit-il. « Au début, beaucoup sont effrayés

et méfiants, mais l'apprentissage de la langue change leurs vies ; ils peuvent rencontrer de nouveaux amis, continuer à étudier, trouver un travail. » Joe a rencontré d'anciens élèves qui lui disent, des années après les cours, qu'il a changé leur vie. Cela le pousse à faire de son mieux. « Dans mes cours, j'ai en face de moi 50 personnes à qui je peux donner quelque chose, et cela augmente mon sens de responsabilité et mon désir de m'améliorer. »

L'objectif prioritaire du JRS est l'autosuffisance. C'est pourquoi à l'aide d'urgence temporaire s'unissent l'instruction et des activités génératrices de revenu, des formations et des microcrédits. « Au JRS, nous voyons leur espoir renaître », dit Irene Waweru, directrice du programme du JRS à Nairobi. « Beaucoup reviennent simplement pour nous remercier ; cela, ainsi que leur persévérance, nous donne la force de continuer. »



LIEN INTERNET

Le magasin d'artisanat *Mikono* (« mains » en swahili) a été créé en 1993 pour fournir un marché aux produits artisanaux fabriqués par les réfugiés qui vivent à Nairobi. Vous pouvez visiter le site web : www.jrs.net/jrs/mikono/

POINT INFO

L'univers des réfugiés en mutation

En Afrique sub-saharienne, sept réfugiés sur dix vivent dans des camps. Au niveau international, toutefois, le HCR estime que la moitié des réfugiés dans le monde résident dans des zones urbaines et un tiers dans des camps (selon les données disponibles concernant 8,8 millions de réfugiés). Plusieurs raisons peuvent expliquer cela : une tendance globale à l'urbanisation, le manque d'espace dans les camps, des politiques d'asile toujours plus strictes et des situations de réfugiés en attente prolongée à cause de conflits incessants.



Nairobi : distribution alimentaire dans la paroisse de Ruiru. (Angela Hellmuth/JRS)

Des îles menacées :

le changement climatique dans le

Pacifique



📷 Kiribati : marée basse dans la lagune (Jane McAdam)

« Nous vivons dans la crainte permanente des effets néfastes du changement climatique. Pour un État qui est un atoll corallien, l'élévation du niveau de la mer et d'autres problèmes climatiques plus graves constituent une menace grandissante pour la population. Cette menace est réelle et sérieuse, et nous la comparons à une forme insidieuse et lente de terrorisme perpétrée contre nous. »

Saufatu Sopoanga, Premier ministre de Tuvalu, à la 58e session de l'Assemblée générale des Nations unies, New York, 24 septembre 2003

Dr Maryanne Loughry RSM,
directrice adjointe,
JRS Australie

Au cours de la dernière décennie, un nouveau terme est entré dans le lexique des politiques et des médias : « les réfugiés écologiques ».

Les déplacements de populations induits par des facteurs environnementaux - sécheresse, dégradation des sols ou événements climatiques significatifs (comme les cyclones) - ne sont pas nouveaux ; ce qui est nouveau, c'est le nombre de personnes susceptibles d'être touchées par de tels phénomènes et l'attention qu'attirent maintenant ces mouvements.

Dans son travail quotidien, le JRS rencontre des personnes déplacées à cause de multiples facteurs, y compris les événements climatiques. Dans certains endroits, ces événements sont la première cause de déplacement, par exemple à Aceh, tandis qu'ailleurs, comme au Darfour et au Tchad, le changement

climatique est seulement l'un des nombreux facteurs provoquant le déplacement. Dans un rapport récent, *The Anatomy of a Silent Crisis* (Anatomie d'une crise silencieuse), Kofi Annan a parlé des millions de personnes déracinées ou en déplacement permanent à cause du changement climatique.

Analyser les déplacements

La situation de la région offre au JRS Asie Pacifique de bonnes raisons d'analyser le problème du déplacement forcé provoqué par le climat. Dans cette région se trouvent les vastes deltas de l'Irrawaddy, du Mékong et du fleuve Jaune, deltas où chaque année des millions de personnes sont déplacées à cause des inondations, ainsi que la majeure partie des petits États insulaires en développement. On estime que tous ces lieux sont

particulièrement menacés par l'élévation du niveau de la mer. Ces dernières années, le JRS Australie a analysé les déplacements de populations au Timor oriental et dans le Pacifique dans la tentative de comprendre et de prévenir les déplacements futurs dans les pays voisins.

En mai 2009, le JRS a visité Kiribati et Tuvalu avec Jane McAdam, professeure adjointe et avocate internationale de l'Université de la Nouvelle-Galles du Sud. Nous voulions analyser l'impact du climat sur les mouvements de populations dans le Pacifique, et essayer de comprendre comment les habitants envisageaient leur situation actuelle et future.

Des îles qui sombrent

Si les prédictions relatives à l'élévation du niveau de la mer se confirment, les îles Tuvalu et Kiribati seront les deux États les plus susceptibles d'être engloutis au cours des dix prochaines années. Ces anciennes colonies britanniques, situées sur l'équateur, étaient connues sous le nom des îles Gilbert et Ellice. Elles ont accédé à l'indépendance il y a seulement une trentaine d'années et sont maintenant indiquées par les médias comme « les îles qui

sombrent » et qui deviendront inhabitables avant le milieu du siècle. Les médias ont affirmé que leurs habitants deviendront les premiers « réfugiés écologiques ». Kiribati (qui se prononce *Kiribasse*) a une population totale d'environ 100.000 habitants, alors que Tuvalu, qui ne compte que 10.000 habitants, est le plus petit État au monde (le Vatican mis à part).

Le changement climatique a un impact indéniable sur ces nations faites d'atolls bas, dont la hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de moins de deux mètres. En conduisant le long de la route principale de Tirawa, l'atoll central de Kiribati, nous nous sommes fréquemment trouvés avec la lagune d'un côté et l'océan de l'autre. La sensation de vulnérabilité face à l'environnement était palpable, une vulnérabilité encore plus accentuée durant les événements climatiques importants, comme un cyclone ou des marées particulièrement hautes.

Un intérêt mourant

Durant la visite à Kiribati et à Tuvalu, nous avons été surpris d'apprendre qu'il y a 10 ans les rencontres sur le changement climatique attiraient un large public alors que ces dernières années l'intérêt s'est éteint. Les

concepts de réchauffement global et de changement climatique étaient connus, mais la population percevait alors mal l'impact de ces phénomènes sur leur futur. Beaucoup avaient une connaissance très limitée des phénomènes scientifiques à la base des changements et, comme la plupart des gens, ils ont été déroutés par les prévisions chaque fois différentes faites par les « experts ». Les personnes âgées nous ont dit que les personnes les plus préoccupées étaient celles qui avaient un niveau supérieur d'instruction, tandis que les personnes vivant dans les atolls plus éloignés, ayant moins accès aux médias ou à l'instruction, n'étaient pas si inquiètes ; les personnes dont la survie dépendait directement de la mer et de la terre étaient au courant des changements climatiques et savait comment y faire face.

Des personnes nous ont décrit les changements qu'ils ont vus au cours de leur vie, comme l'érosion du littoral, l'augmentation de la salinité de l'eau potable et les problèmes des cocotiers. Les chefs de familles ont de plus en plus de mal à subvenir aux besoins de leurs parents âgés et de leurs familles, à cause des difficultés à se procurer à manger ne comptant que sur les terres et sur la mer. Beaucoup sont aux prises avec



© Tuvalu : des femmes attendant que la fête d'un mariage commence. (Maryanne Loughry RSM/JRS)



© Tuvalu : la route principale de l'atoll de Funafuti. (Maryanne Loughry RSM/JRS)

les croyances religieuses relatives à la promesse de Dieu faite à Noé qu'il n'y aurait pas de nouveau déluge, et au fait que Dieu devrait maintenir sa promesse aujourd'hui.

Beaucoup d'habitants des deux nations soutenaient qu'ils faisaient des plans d'urgence pour affronter les éventualités futures, et que ces plans se basaient sur les jeunes. La croyance dominante, sagement, était que beaucoup de jeunes devaient aller aux îles Fidji, en Nouvelle Zélande ou en Australie pour étudier et travailler. Par tradition, aussi bien les habitants de Tuvalu que de Kiribati considèrent la profession de marin comme une occupation honorable et culturellement adaptée, à travers laquelle ils ont eu la possibilité d'aller à l'étranger. De nos jours, beaucoup pensent que le manque d'infirmiers, d'aides familiales et de cuisiniers en Australie et en Nouvelle Zélande pourrait faciliter l'émigration et garantir un salaire suffisant pour permettre d'en envoyer une partie aux membres de la famille qui sont restés.

Le refus de l'étiquette de réfugiés

Bien qu'ils affrontent des problèmes semblables, Tuvalu et Kiribati n'ont pas eu la même façon

d'aborder les difficultés liées au changement climatique. Néanmoins, nous avons découvert le même refus net de l'étiquette de réfugiés, aussi bien au niveau politique qu'au niveau des communautés. Pour eux, le terme de « réfugié » est insultant, évoquant un sens d'impuissance et de manque de dignité, en forte contradiction avec leur sentiment de fierté. Certains disaient aussi que le fait d'être réfugié impliquait une vision négative de son propre gouvernement et ils ne voulaient pas affirmer une chose comme cela.

Nous étions conscients que le terme de « réfugié » n'était pas correct juridiquement, étant donné que ces personnes ne se trouvaient pas dans la crainte justifiée d'être persécutées sur la base de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leur opinion politique ou de leur appartenance à un groupe social déterminé, et que leurs gouvernements n'étaient ni incapables ni peu désireux de les protéger. Nous avons pourtant été surpris de la fermeté avec laquelle les habitants de Kiribati et de Tuvalu refusaient l'étiquette de « réfugié ». Ils ne connaissaient pas la force que le JRS voit chez les réfugiés ; ils avaient plutôt peur d'être

étiquetés comme un fardeau. La représentation des réfugiés en ce sens fréquemment véhiculée par les médias internationaux avait aussi atteint ces rivages lointains.

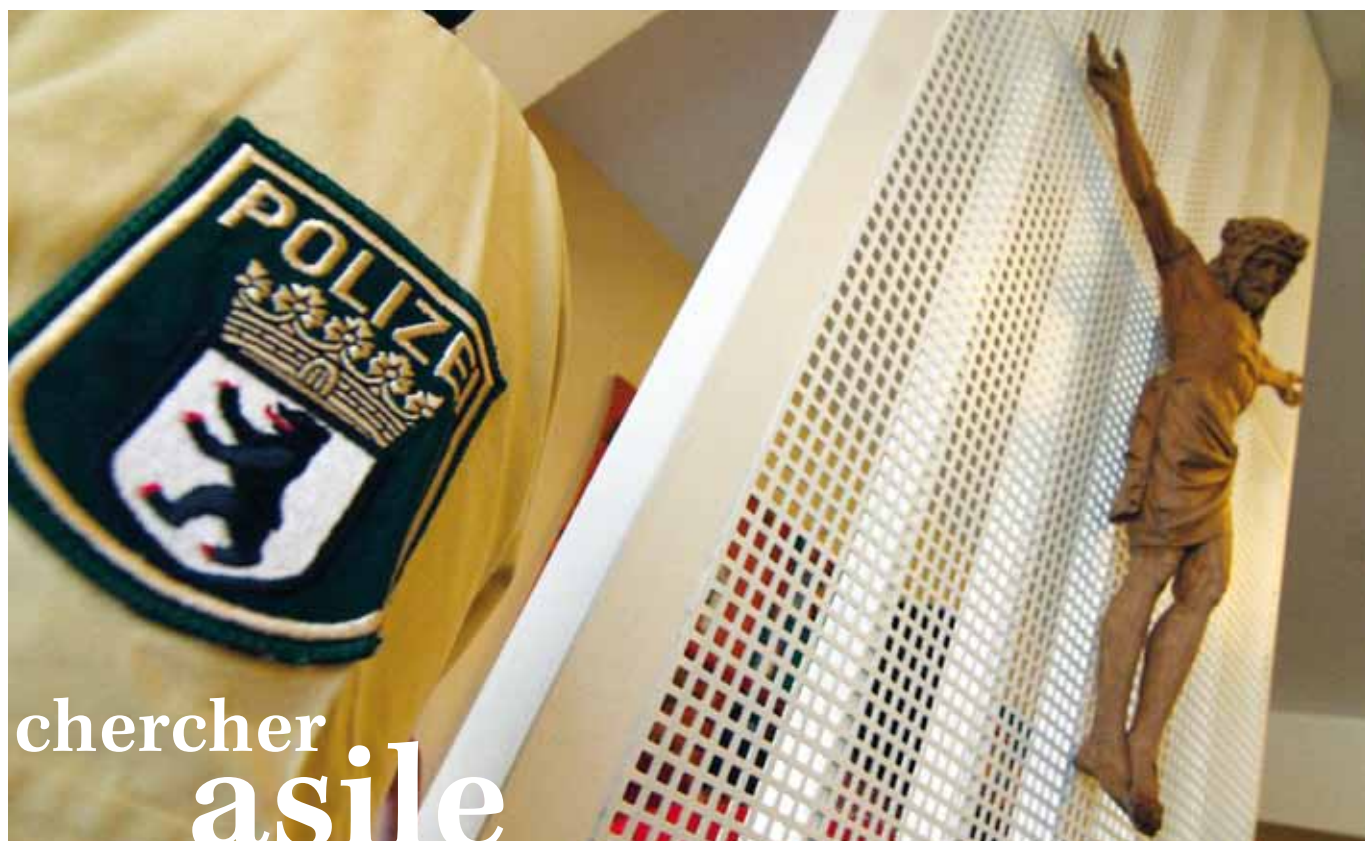
Pas seulement de changement climatique

L'impact de changement climatique sur les atolls ne doit pas être sous-estimé. Ces États devront affronter d'énormes défis dans le futur. Toutefois, durant notre visite, nous avons perçu le risque de focaliser l'attention uniquement sur le changement climatique en éclipsant les autres mutations sociales qui, prises dans leur ensemble, fournissent un cadre plus réaliste des raisons pour lesquelles les personnes se comportent d'une certaine façon, y compris la décision de rester dans leurs atolls ou d'émigrer. Une telle approche reconnaît dans la gravité de changement climatique le point culminant qui exacerbe les problèmes sociaux, économiques et environnementaux préexistants. Même s'il s'agit d'un défi de grande ampleur, il importe de conceptualiser ces phénomènes et d'aider la population locale, pendant qu'elle est encore au centre de l'attention internationale, à trouver les meilleures solutions aux problèmes qu'elle rencontre. Réfugiés ou non, des mécanismes de protection doivent être mis en place pour garantir que ces personnes ne soient pas abandonnées dans la lutte pour la survie dans des territoires toujours plus restreints alors que le monde débat des effets de changement climatique. 📍

Cet article est basé sur un article précédent de Jane McAdam et Maryanne Loughry intitulé « We Aren't Refugees » (Nous ne sommes pas des réfugiés) publié dans Inside Story le 30 juin 2009.



📷 La côte de Kiribati (Maryanne Loughry RSM/JRS)



chercher asile dans l'UE

Bassam est chanceux : il est l'un des rares à avoir réussi à obtenir le statut de réfugié en Allemagne après avoir été arrêté à l'aéroport de Munich et mis en détention dans l'attente d'être expulsé. Il ne doit plus vivre dans des refuges communautaires, il peut travailler et a le droit de fréquenter des cours d'allemand. Selon le Règlement européen Dublin II de 2003, Bassam aurait dû être expulsé vers la Grèce : d'après le Règlement, c'est le premier pays où le demandeur d'asile entre illégalement dans l'Union Européenne qui est responsable du traitement de la demande de statut de réfugié. Comme beaucoup de ses compatriotes, Bassam a voyagé avec l'aide d'un réseau de passeurs, passant par la Turquie et la Grèce et arrivant ensuite en Allemagne. À son arrivée, il a été arrêté pour être entré clandestinement et a été conduit à la prison centrale à Munich, où nous l'avons rencontré

dans la section des personnes en attente d'expulsion et où nous avons entendu son histoire.

En tant que membre de la communauté catholique chaldéenne dans l'archidiocèse de Mosul, Bassam a vu la situation se détériorer rapidement en Iraq ces dernières années. De plus, étant traducteur d'anglais, on l'a suspecté de collaborer avec les Américains. L'assassinat de l'Archevêque chaldéen de Mosul, Paulus Faraj Raho, en mars 2008, a été la goutte qui a fait déborder le vase. Bassam a quitté son pays.

Arrivé en Grèce, il n'y est resté que quelques jours, parce qu'il savait que là-bas les demandeurs d'asile étaient défavorisés. Divers rapports, parmi lesquels ceux de l'organisation allemande pour les réfugiés Pro Asyl, de Human Rights Watch et du HCR, confirment que les conditions en Grèce sont mauvaises, avec des mécanismes

Des milliers de demandeurs d'asile irakiens essayent de franchir les murs de la forteresse Europe mais à cause du Règlement européen Dublin II, cela devient difficile pour eux d'obtenir un correct examen de leur demande d'asile, comme le rapporte Dieter Müller SJ du JRS Allemagne.

📷 (Ci-dessus) La chapelle du centre de détention à Berlin. Le JRS est l'une des principales organisations en Allemagne qui offre une assistance pastorale, sociale et juridique aux détenus avant qu'ils soient expulsés. (KNA-Bild)

i POINT INFO

Les Iraquiens, que l'on estime à 1,9 millions, forment l'un des plus grands groupes de réfugiés dans le monde ; la plupart d'entre eux sont accueillis dans les pays voisins. En 2008, 29.000 Iraquiens ont déposé une demande d'asile dans l'UE, représentant le plus grand groupe de demandeurs d'asile.

de ceci

Des centaines de demandeurs d'asile font la queue devant le Département central pour l'asile à Athènes pour présenter leur demande d'asile.



Pro Asyl, Allemagne

à cela

La prison centrale de Munich, où Bassam a passé sept semaines dans la section des personnes en attente d'expulsion.



JRS Allemagne

inadéquats pour examiner les demandes d'asile et une carence de lieux d'accueil. Avec le flux de personnes arrivant d'Iraq et d'autres pays comme l'Afghanistan et l'Iran, la Grèce n'arrive tout simplement plus à faire face à la situation. Des Iraquiens risquent l'expulsion vers la Turquie, qui expulse à son tour vers l'Iraq.

Une recherche conduite par Pro Asyl révèle l'étendue de la crise humanitaire : le 26 octobre 2008, 3.000 personnes faisaient la queue devant le Département central pour l'asile à Athènes pour présenter leur demande d'asile. Il y a eu des moments de panique, des affrontements avec la police qui a utilisé des matraques, et dix personnes ont été blessées. Normalement, le département accepte les demandes d'asile une fois par semaine mais il n'en a admises aucune pendant plus d'un mois

auparavant. Ceux qui réussissent à présenter la demande n'ont toutefois pratiquement aucune chance d'obtenir une réponse positive : seuls 2,45 % des demandeurs obtiennent le statut de réfugié.

Comme l'on estime que la Grèce viole la Convention de Genève sur le statut des réfugiés de 1951, beaucoup ont recommandé d'éviter les transferts vers ce pays selon le Règlement Dublin II. Le HCR a demandé aux gouvernements européens de ne pas renvoyer les demandeurs d'asile en Grèce et d'examiner eux-mêmes les cas. Certains tribunaux allemands, mais pas celui de Munich, se sont prononcés contre les expulsions vers la Grèce.

Notre fonds pour l'assistance juridique a financé un avocat pour défendre Bassam et d'autres Iraquiens dans le centre de détention. La majeure partie a été

relâchée. Dans le cas de Bassam, le Bureau fédéral pour la migration et les réfugiés a suivi la procédure d'asile. Les autres, de façon absurde, ont été relâchés après que l'avocat ait retiré leurs demandes d'asile ; s'il n'y a pas de demande d'asile, le Règlement Dublin II ne peut plus être appliqué. Comme l'Allemagne n'expulse pas vers l'Iraq, les détenus ont reçu le permis de rester. Mais c'est loin d'être l'équivalent d'un permis de séjour ; il s'agit juste d'une suspension temporaire de l'expulsion sans perspectives d'avenir réelles. Mais pour les réfugiés faisant la queue dans les rues d'Athènes, le futur apparaît encore plus sombre. ❗

Cet article a été publié dans le numéro de Pâques 2009 du magazine missionnaire jésuite allemand Weltweit.

**LIEN INTERNET**

En octobre 2008, le JRS a publié un document intitulé *Dublin II: a summary of JRS experience* (Dublin II : un résumé des expériences du JRS) en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Roumanie, en Slovénie et en Suède. « L'impression globale du JRS sur le système de Dublin », affirme

le document, « c'est qu'il ne fonctionne pas pour une raison substantielle : les systèmes d'asile des États membres de l'UE sont trop différents les uns des autres... certains demandeurs d'asile en Europe sont confrontés à un système injuste qui les force à présenter la demande d'asile dans un pays où

les procédures sont en-dessous des normes. »

Pour télécharger l'article du JRS en format PDF (en anglais), veuillez aller à la page :

<http://www.with.jrs.net/files/Dublin%20II.pdf>

l'abîme *appelant l'abîme*

L'abîme appelant l'abîme au bruit
de tes écluses

Psaume 42, 8

Gary Smith SJ, projet du JRS Limpopo, Makhado, Afrique du Sud

C'est un matin frais avant l'aube dans le nord de l'Afrique du Sud. Je suis assis. J'écoute. Au loin, perçant les dernières heures de la nuit, j'entends l'appel musulman à la prière. C'est un appel pour moi, à travers l'obscurité et pour mon esprit, qui réveille ma conscience de l'invitation divine à être avec Dieu dans le calme de cette nouvelle journée. Ainsi je prie. N'était-ce pas là le conseil du père Pedro Arrupe lors des tous premiers jours de l'aventure du JRS ? *Priez. Priez beaucoup. Des problèmes comme ceux-ci ne sont pas résolus par les efforts humains.* Ainsi la journée commence par la prière.

L'existence de l'invitation de Dieu me donne l'espérance. C'est l'abîme de Dieu qui appelle l'abîme qui est en moi, un acte d'amour qui embrasse, focalise et dirige, créant un lien entre moi et ce qu'il y a de meilleur et de plus courageux dans mon cœur. Je m'adresse à Dieu lui demandant que

ce temps de prière éveille en moi la compassion absolue des mères et la sagesse éclairée des anciens, toutes deux étant finalement le reflet du cœur de Dieu. Je deviendrai la compassion et la sagesse de Dieu avec les réfugiés zimbabwéens qui viendront frapper à nos portes au lever du soleil. Je deviendrai la voix de Dieu dans l'obscurité de la nuit dans laquelle ils se trouvent. Je serai une main et une tête et un cœur du Corps du Christ.

Nous voyons beaucoup de réfugiés zimbabwéens, des centaines chaque semaine, qui arrivent de villes et de villages de leur patrie. Ce sont des mères et des pères, des enseignants et des étudiants, des adolescents, des femmes enceintes, des handicapés, des familles qui ont réussi à arriver sans être séparées. Tous sont étrangers dans une terre étrangère. La plupart ont des blessures au fond du cœur. Le bonheur qu'ils cherchent dans la vie - que nous

cherchons tous - a été la proie des loups de l'obscurité : la faim, les voleurs, les familles détruites, la pauvreté, l'oppression politique et la constante incertitude.

Aujourd'hui, je veux que mon abîme parle à leur abîme, communiquant à leurs êtres fatigués le plus grand don du cœur du JRS : *Nous vous accompagnerons. Nous vous servirons. Nous vous défendrons.* Puisse ce don, comme l'appel à la prière de ce matin, ou comme les premiers rayons du soleil, déchirer leur obscurité. Peut-être réussirons-nous à aider quelqu'un à rejoindre un proche, ou à trouver un autre logement, ou à accompagner quelqu'un se faire soigner, ou encore à donner à manger à une personne affamée. Ou nous pouvons aussi écouter la souffrance d'un autre et lui donner avec nos paroles un peu de force pour continuer.

Maintenant le soleil se lève. C'est l'aube. L'appel de Dieu brille sur la journée du JRS en Afrique du Sud. 🌞



📷 La journée commence par une prière. Gary Smith SJ célèbre la messe chaque matin avec son équipe (à gauche) avant d'accueillir les réfugiés zimbabwéens qui s'adressent au JRS pour avoir de l'aide après avoir traversé la frontière sud-africaine. (Peter Balleis SJ/JRS)



Jesuit Refugee Service
Borgo S. Spirito 4
00193 Rome, Italie

Tél: +39 06 6897 7386
Fax: +39 06 6897 7380

Expéditeur

(veuillez renvoyer à l'expéditeur les envois
aux adresses non valides)

Jesuit Refugee Service Malta
St Aloysius Sports Complex
50, Triq ix-Xorrox
Birkirkara, Malte

www.jrs.net

design by **i:thirteen**



Il y a plusieurs membres, et cependant **un seul** corps

1 Corinthiens 12,20

Faire partie du corps du JRS

Tous dans le JRS jouent un rôle significatif pour réaliser sa mission : des enseignants, maçons et chauffeurs dans les projets aux administrateurs dans les bureaux régionaux et le bureau international. Vous qui nous soutenez êtes une partie fondamentale du JRS, sans laquelle le reste du corps ne peut tout simplement pas fonctionner. Votre intérêt, vos prières et votre générosité permettent au JRS de continuer à accompagner, servir et défendre les personnes déplacées de force dans plus de 50 pays à travers le monde.

Merci

Je désire soutenir le travail du JRS

Montant de la donation

Je voudrais destiner ma donation à

Chèque ci-joint

Nom :

Prénom :

Adresse :

Ville :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Fax :

Email :

Pour les virements bancaires

Banque :

Banca Popolare di Sondrio,
Circonvallazione Cornelia 295,
00167 Roma, Italia
Ag. 12

Intitulé du compte :

JRS

Numéro du compte pour les euros :

IBAN: IT 86 Y 05696 03212 000003410X05

Numéro du compte pour dollars américains :

IBAN: IT 97 O 05696 03212 VARUS0003410